

Nicole Brossard

Deux prises

PRISE 1 (1996)

LA LANGUE FRANÇAISE ET L'EXTRÊME CONTEMPORAIN¹

Mais qu'est-ce donc que cette langue française qui est mienne, familière et étrangère? Toutes les langues vibrent de leur récit antérieur. Elles sont pleines d'odeurs de cuisine, de bêtes, offrent leurs petites douceurs, leurs colériques échanges, leurs failles, leurs exceptions, leurs belles sonorités. Chacune offre son passé simple et son futur antérieur auquel nous devons nous conformer. Car tôt ou tard, nous en aurons besoin pour faire acte de solidarité et pour envisager la continuité.

Je reviens donc à cette langue française qui est mienne et qui fait de moi une francophone d'Amérique du Nord que la francophonie est prête à récupérer pour étendre sa capacité d'exprimer la différence et le renouveau.

Langue française certes, mais je citerai volontiers Jacques Derrida : « *Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne* ». Cette phrase de Derrida, je pourrais la reprendre à mon compte en tant que femme parlant une langue façonnée à l'écrit par la subjectivité masculine à travers les siècles. Je pourrais aussi la faire mienne en tant que Québécoise. Dans le premier cas, je sais que cette langue qui m'exclut comme sujet n'est pas la mienne et qu'elle ne pourra le devenir que si je force sa nature ; dans le deuxième cas, je sais que cette langue n'est pas tout à fait la mienne car il me faut un temps de réchauffement pour m'y sentir au naturel.

Je ne suis évidemment pas la seule à éprouver ce sentiment d'étrangeté au cœur de ma propre langue, historiquement dite *française*, quotidiennement dite *maternelle*, occasionnellement dite *québécoise* et parfois, entre *nous autres*, parlée *joual*. La question de la langue québécoise et de sa turbulence, est au cœur de mon roman *French kiss* (1974), un roman que je voulais être une traversée de Montréal, avec un personnage féminin roulant dans son « *vieux char* » de l'extrême est à l'extrême ouest de la très longue rue Sherbrooke. Parcours interrompu par un baiser, représenté par un jeu de langues amoureuses, au coin des rues Sherbrooke et Saint-Denis. Je parle de ce roman car c'est sans doute le livre le plus exubérant que j'aie écrit, emportée par la vitalité de la contre-culture, la polissonnerie magique, l'audace linguistique de l'époque et l'expérimentation des corps à corps. Tout cela qui vibrerait dans nos corps allait se déverser dans une langue ludique où le français, le *joual* et l'anglais allaient tout de go se rencontrer, se chahuter, se relancer comme en état de *francofolie*, si je puis dire.

Bien que cela ait changé avec les nouvelles générations, disons que nombreux sont les écrivains québécois à s'être exprimés sur cette difficulté à franchir ce que j'appellerais le *mur du son*, c'est-à-dire cette cloison qui forme un voile mystérieux entre la langue parlée et la langue écrite et qui, certains jour, se dresse comme un obstacle injuste entre le monde et soi et qui, d'autres jours, comme un barrage endommagé, cède pour faire place à un déluge de *la langue d'icitte* avec ses cris, creux et plis sombres datant du 17^e

siècle, ces anglicismes chromés de la modernité nord-américaine, ainsi que des cas d'exception si beaux que tout le monde *tombe en amour* avec et veut entendre parler de bleuets, d'originaux, de banc de neige, de sirop d'érable, de courriel et de baladeur.

Je voudrais ici citer le poète québécois Gaston Miron : « *Dans ma pratique de l'écrit, j'éprouvais toutes sortes de difficultés de vocabulaire, de syntaxe, de sémantique, mais je les attribuais à des carences personnelles. Ma mère... me disait souvent : " Comment ça se fait que tu parles si mal et que tu écrives si bien. " ».*

Pour ma part, je sais que, jeune adulte, j'ai appris que les malheurs de l'aliénation, de la dépossession et de la colonisation avaient tous été intériorisés dans la langue que nous parlions. Langue marquée, mais nôtre et à protéger comme la prunelle de nos yeux. Sainte-Beuve disait : « *Patois, ancienne langue qui a eu des malheurs* ». Oui, disons-le, les Québécois, les Acadiens et les Franco-canadiens ont connu de ces malheurs qui leur ont fait croire qu'ils étaient condamné/es à laisser une partie d'eux-mêmes errer dans le labyrinthe de la question identitaire.

La question de notre rapport à la langue française est majeure. L'obsession du bien parler français est séculaire, et j'ajouterais épuisante, comme si nous avions été constamment en train de nous traduire. Oui, je crois qu'il y a dans notre rapport à la langue française un stress linguistique et psychologique qui contribue à expliquer notre créativité dans le domaine des arts. Un stress linguistique dont joue admirablement le dramaturge Robert Lepage, par exemple, lorsqu'il met en scène l'écrivain *jet-set* habitué à passer indifféremment du québécois au français, du français à l'anglais, de l'anglais au québécois. En 2000, à New York, à l'université de Columbia, je participais à une table ronde organisée par Maryse Condé dont le titre était *Pourquoi écrivez-vous en français?* Les langues maternelles des autres participants étaient l'anglais, l'arabe, le créole, le tchèque. J'étais la seule francophone dont la langue maternelle était techniquement le français et cela m'amusait de répondre à la question comme une étrangère.

Il y a le français, certes, mais il y a le fantasme du français. Pour ma part, j'ai toujours aimé me sentir étrangère dans ma langue, voire même vivre comme une étrangère en celle-ci, car cela me permet une circulation constante entre les cultures et les plaisirs réels ou imaginaires qui s'y cachent. Cette étrangeté, je la cultive car elle me rapproche aussi de la traduction comme métaphore et comme pratique quotidienne d'un passage à imaginer, à concevoir, entre le réel et une possible version non-officielle de ce même réel. La traduction comme passage *reconfiguratif* des possibles.

Cela me permet aussi de poser la question à savoir quel rôle la langue française joue dans mon tempérament d'écrivaine. Me rend-t-elle plus logique, plus arrogante, plus conviviale, plus transgressive ? M'incite-t-elle à des comportements ludiques, rythmiques, qui pourraient m'éloigner de mon propos singulier, ou au contraire me donne-t-elle des ailes purement stylistiques pouvant satisfaire la voyageuse et l'exploratrice que je prétends être ?



PRISE 2 (2016)

Menacée ? Par l'anglais, la fragmentation, le mal-parler-ensemble, les anglicismes ?
Menacée.....

.....

La langue parle sans arrêt, trouve des raccourcis, s'étend longuement ici et là, s'enroule dans l'étymologie, prend plaisir au futur. Elle se parle à l'intime et en public. Elle crie, s'effrite de l'intérieur au moment même où on était sur le point de choisir entre prendre une bonne respiration et avaler toute crue une syllabe étrangère. Elle s'écrit. Prend le temps de s'écrier dans l'encre elle fige parfois. Quelque chose alors reste d'elle, pourra servir de preuve, intriguer à ce point qu'on ne pourra plus s'arrêter de la désirer, de la vouloir dans tous ses états. On l'enregistre, on la copie, on la photocopie, on lui fait traverser la planète et les siècles en quelques secondes.

Surface, tridimensionnelle ou volume, la langue échafaude des plans, impose son architecture modulaire, vibre de tous les sens, harmonieusement ou chaotiquement. Elle bégaie. Fait d'étranges bruits de bouche comme chez Jarry ou d'animaux comme dans une toile de Breughel.

Elle sert à mentir, à innocenter, à justifier. Dedans ou hors-la-loi, elle s'affiche article par article, s'amende.

Elle a un timbre, un ton, un grain de voix, une respiration, instrument de partage, de promotion, de diffusion, moitié ceci ou cela, bilingue français-arabe, français-wallon, français-créole, français-wolof. Trilingue : français-russe-arménien avec tous les alphabets qu'il faut pour écrire.

Ici, je veux de l'imparfait ; là le passé simple reste encore possible. Je préfère des phrases simples comme une immigrante qui abandonne sa langue maternelle au profit de la *sweet* française pour commencer une vie de fiction.

Cela dit, je n'ai jamais pu m'empêcher de penser que, bien parlée, la langue française élève, qu'elle est une garantie de surclassement dans le voyage humaniste. Que bien parler français, c'est être en permanence sur le qui-vive. Que si Du Bellay et les poètes de la Pléiade ont tenté d'enchanter la jeune langue française, disons que l'Académie en a fait un instrument de domination et de performance. Bien *perlée* la langue française est en soi une culture, à elle seule capable de stimuler l'imaginaire, la mémoire, la liberté de paroles et une certaine présence d'esprit. Il n'est pas exagéré non plus de rappeler que cette langue *aimée châtiée* a jusqu'à récemment terrorisé plus d'un écrivain québécois, et tant d'autres d'ailleurs.

Certes, on aime une langue parce qu'elle donne du plaisir, des idées, offre des paysages. Aimer tout particulièrement les écrivains qui lui ont joué de bons tours. Je pense ici à Rimbaud, Mallarmé, Alfred Jarry, Raymond Queneau, Hélène Cixous, Monique Wittig, Claude Gauvreau – mais tout bon écrivain joue des tours à la langue, n'est-ce pas?

La langue vit sa vie, mais il arrive que quelqu'un de l'extérieur lui impose des contraintes. Ici un nombre sans fin d'euphémismes bureaucratique-politiques si bien dosés qu'elle pourrait en mourir. Là, tac, le masculin l'emporte sur le féminin, voilant la réalité, me rendant les autres femmes invisibles. Ici, une dictature efface certains mots pour les remplacer par des contre-sens, des envers de réel. Il arrive aussi que le snobisme et une petite illusion de charme fou fassent basculer la langue du quotidien vers une langue étrangère dont les mots sont perçus comme étant plus *hip*, *chic*, *cool*, *cute*, *super*, *mode*, etc.

Oui, il est possible d'être inquiet pour la survie de la langue française en Amérique, mais je ne vois pas comment on le serait tout autant pour la langue française en France.

Pourquoi serait-elle plus menacée par l'anglais que l'allemand, l'espagnol ou le suédois ? Je ne crois pas que l'anglais, même lingua franca, puisse effacer la langue française sans le consentement des Français. L'important n'est pas de savoir si la langue française perd de son importance mais de savoir si elle est vivante et actualise sa vitalité.

Bref, je peux difficilement tenir un discours sérieux sur la langue française qui serait, comme tant d'autres, menacée par l'anglais. D'un point de vue québécois, c'est évident, d'un point de vue français, c'est ridicule. Ce mot, *ridicule*, je le lance sur la page comme pour exorciser le fait que les élites françaises et les Français consentent, sont complices, contribuent à la mise à l'écart de la langue française. J'aurais pu aussi employer le mot *tragique* pour décrire la situation, mais il m'aurait fallu entrer dans une argumentation qu'il ne m'appartient pas de faire tant elle est évidente, et cela depuis fort longtemps. Oui, je l'avoue, en employant le mot, *ridicule*, j'efface une réalité qui ne concerne pas la menace de l'anglais mais bien un accueil béat fait à l'anglais.

Et qui s'en irait ? Une langue maternelle, une langue majeure plus humaniste que scientifique, une langue nationale, une langue officielle ? Une langue de plus qui irait à sa perte comme tant d'autres le firent. Il n'est que de penser à *Vaduz*, énumération, troublant poème de Bernard Heidsieck où le temps efface peuples, langues et mœurs. On peut aussi poser la question : que fait la langue française, pour nous les francophones, ou que fait-elle pour moi, et surtout comment peut-elle m'être utile, elle si humaniste et sexiste, alors qu'il s'agit de comprendre les nanotechnologies, la post-humanité, la singularité, les femmes encore ?

Et advenant que la menace soit réelle, quelles seraient les solidarités, les mythes, l'attitude qui permettraient de sauver la langue française qui, face à l'anglais dit envahissant, continue pourtant de respirer avec les mots avant-garde, cliché, écran, psyché, comédie, amalgame, abîme que j'aime tant, et limes ou *happy end* ? La langue française est fine, le fut parce qu'on y a cultivé de la pensée, du sentiment, de la grivoiserie, de l'arrogance, de la nuance, de l'esprit. C'est une langue qui aura toujours été menacée par sa propre intelligence, par ses exigences et qui se relâche, maintenant fendillée par des hésitations, des silences, des blancs, des terrains vagues où les mots font volteface et têtes à queue dans l'orthographe y laissant pour compte accent circonflexes et traits d'union.

Je ne sais pas pourquoi je raconte tout cela, qu'est-ce qui m'a fait croire que je pourrais reprendre à mon compte une *Défense et illustration de la langue française*. Il y a à peine trois mois, je terminais un échange épistolaire pour la revue québécoise *Moebius*. M'adressant à mon interlocutrice, la poète Isabelle Gaudet-Larouche, je m'interrogeais sur la langue française en ces termes :

« Il semble se produire un phénomène étrange comme si, d'une lettre à l'autre, la langue française avait pris le relai pour assurer la cohérence de nos propos, de nos inquiétudes et parfois de nos enthousiasmes. Cela m'intrigue car nous avons toutes deux des écritures tranchantes qui vont de synthèse en synthèse dans le très court de la composition et du poème. En fait, je m'étonne que nos phrases soient si « raisonnables » bien qu'elles témoignent du contraire. Nous écrivons soudain comme si la vitesse dont nous nous plaignons, celle-là qui vole même la solitude, n'existait pas quand vient le temps de correspondre avec quelqu'un. Tu le sais, j'aime la vitesse, le présent, le côté double-tranchant du sens qui paradoxalement

me rend plus précise et me procure un bien-être que j'associe à la jubilation de circuler dans la complexité de ce que nous sommes.

Ce matin je suis pleine de questions sur la langue française qui, écrite de long en large, me ralentit, ou qui, brisée avec des nœuds et des cris surpris dans la gorge, me stimule. Serions-nous entrées dans ce phénomène de la durée du rayonnement de la langue, la langue venant vers nous vêtue d'une telle lenteur comme si nous étions à la fin du 19^e siècle alors qu'elle se gavait pourtant de virtualités philosophiques, poétiques, romanesques ? Bien écrire, ou disons écrire juste sagement, me donne parfois l'impression de passer à côté de notre jeune siècle. Je sens qu'il y a une énigme dans l'usage même que toi et moi faisons présentement de la langue française. »

¹ D'abord utilisé par Michel Chaillou 1989 et plus tard par Michel Deguy.

Nicole Brossard est née en 1943 à Montréal. Poète, romancière et essayiste. Prix du Gouverneur général 1974 et 1984, prix Athanase-David 1991, prix international de littérature francophone Benjamin Fondane 2013. Une quarantaine de livres depuis 1965, dont récemment deux recueils de poèmes : *Lumière fragment d'envers* (La Grenouillère, 2015) et *Temps qui installe les miroirs* (Noroît, 2015) ; et un essai sur la traduction : *Et me voici soudain en train de vouloir refaire le monde* (Mémoire d'encrier, 2015).